



HAL
open science

**FAUT PAS M'PRENDRE LA TÊTE, MOI J'SUIS
TARE! IMPASSES PSYCHOSOCIOLOGIQUES AU
SEIN DU MILIEU JUVENILE LE PLUS DEMUNI
DES CITES HLM**

Thomas Sauvadet

► **To cite this version:**

Thomas Sauvadet. FAUT PAS M'PRENDRE LA TÊTE, MOI J'SUIS TARE! IMPASSES PSYCHOSOCIOLOGIQUES AU SEIN DU MILIEU JUVENILE LE PLUS DEMUNI DES CITES HLM. Michel Joubert. Santé mentale, Ville et Violences, Erès, pp.133-153, 2003, 9782749202211. hal-01330882

HAL Id: hal-01330882

<https://hal.science/hal-01330882>

Submitted on 13 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Thomas Sauvadet

FAUT PAS M'PRENDRE LA TÊTE, MOI J'SUIS TARE !

IMPASSES PSYCHOSOCIOLOGIQUES

AU SEIN DU MILIEU JUVENILE LE PLUS DEMUNI DES

CITES HLM

« Les enseignants, les éducateurs, les policiers sont souvent surpris, nous dit François Dubet, de voir émerger de la « galère » des sujets détruits, défaits, fous, dont les actes ne peuvent plus être compris selon les modes d'interprétation et d'interaction spontanés les mieux partagés¹ ». Nous sommes alors dans les années 80, le « malaise des banlieues » est entré dans la « *doxa médiatique*² » depuis l'émeute des Minguettes, et François Dubet utilise la métaphore du « trou noir » pour rendre compte de cette confusion émergente sur fond de désindustrialisation, de forte précarisation de l'emploi peu qualifié et d'essoufflement de la culture ouvrière³. Les jeunes concernés lui auraient raconté leur peur « d'être aspiré par le vide », « vers la folie ». Dubet focalisera ensuite sur la distinction entre drogues dures et drogues douces, pour délimiter la « frontière » de ce « trou noir⁴ ». Vingt ans après, et face à certaines spirales « classiques » de désinsertion constatées sur mes terrains de recherche, il m'est apparu intéressant de reprendre cette approche en sortant du cadre exclusif lié à la consommation de drogues dures. L'article qui suit propose donc, à partir de l'approche du quotidien de la population concernée (la « communauté juvénile de l'espace public » des cités H.L.M), d'observer et d'analyser certains processus de déstabilisation auxquels elle est exposée. Il se centrera sur une dimension largement méconnue et pourtant fondamentale pour expliquer le vécu des acteurs appréhendés : les injustices qu'ils reproduisent entre eux.

¹ François Dubet, *La galère : jeunes en survie*, Paris, Seuil, 1987.

² Salami S., *Les chiens de garde*, Paris, Liber-Raisons d'agir, 1998.

³ La sociologie se penche logiquement sur les problèmes d'inadaptation et/ou de désinsertion sociale, lorsque sont abordés les problèmes de « santé mentale ».

⁴ Il est allé jusqu'à faire de cette dichotomie l'idée essentielle de sa « frontière » vers le « trou noir », mais si la logique toxicomaniaque doit être prise en compte, que cela soit d'ailleurs pour les drogues dures ou les drogues douces (certaines consommations de drogues douces peuvent en effet s'avérer être des pratiques intensives et régulières provoquant la perte de repères. Voir à ce sujet : Aquatias S., et Coll. , *L'usage dur des drogues douces*, GRASS - Ministère de la Recherche, 1997), d'autres logiques peuvent l'être aussi.

1) Remarques méthodologiques

J'utiliserais ici le terme de « communauté juvénile de l'espace public » des cités H.L.M (ou en abrégé « communauté ») pour nommer la population habituellement désignée par le vocable « jeunes de cités » : c'est à dire les jeunes qui occupent l'espace. L'écrasante majorité des jeunes qui habitent les cités étudiées ne fait effectivement pas partie des « jeunes de cités ». Ils ne fréquentent pas l'espace de leur cité⁵ (sauf comme lieu hâtif de passage) et refusent toute assimilation (jugée dangereuse et/ou dégradante) avec le groupe qui occupe les lieux. La mixité sociale, et les logiques de distinction qui l'accompagnent, existe toujours⁶. Pour certains, la cité n'est qu'un « dortoir », pour d'autres c'est un lieu permanent de vie. Ce sont des jeunes en situation sociale difficile qui s'inscrivent prioritairement dans cet espace de socialisation où se forge une conscience collective et masculine⁷ qui englobe plusieurs « générations » (les enfants - 5/10 ans -, les divers groupes d'adolescents allant de 11 à 20 ans et les divers groupes de jeunes adultes allant de 21 à 30 ans). Cet espace de socialisation dépasse, sans rendre obsolète, l'idée de « bandes » ou de « groupe de pairs ». Les logiques de filiation qui s'y jouent sont là pour en témoigner. L'aspect « communautaire⁸ » se dégage sur plusieurs points. Il semble avoir passage d'une « continuité de situation » (difficultés familiales, désaffiliation scolaire et non affiliation professionnelle...) à une « communauté de dynamique⁹ » (recherche d'une réputation sur la zone d'habitation, organisation délinquante

⁵ Notamment les terrains de sport, le centre socioculturel ou le café de la cité...

⁶ Chamboredon J-C., *Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement*, Revue Française de sociologie, 1, 1970.

⁷ Les sujets de sexe féminin s'écartent (par peur et/ou par ennui) et/ou sont écartés (par les frères, les parents ou le petit copain) de l'espace « public » de la cité, à partir de la préadolescence. Les quelques sujets qui restent malgré tout sur cet espace se tiennent et sont tenus à distance des sujets de sexe masculin. Des interactions de flirt se produisent néanmoins.

⁸ Pour les pères fondateurs de la sociologie que sont Durkheim (Durkheim E., *De la division du Travail Social*, Paris, PUF, 1978), Weber (Weber M., *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1964), Simmel (Simmel G., *Digressions sur l'étranger*, 1908 in Grafmeyer Y., Joseph I., *L'Ecole de Chicago*, Paris, Aubier-Montaigne, 1984) ou Tönnies (Tönnies F., *Community and Society*, New York, Harper Torchbook, 1963), une communauté est fondée sur des principes coopératifs et des états complexes d'affectivité, d'union, d'habitudes et de traditions. La solidarité repose alors avant tout sur un principe de similitude, les acteurs qu'elle relie sont peu différents les uns des autres.

⁹ Renvoyant aux vertus habermassiennes de l'espace public (Habermas J., *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1978). Sur l'espace public, les individus et les groupes apprennent en effet à exprimer leurs expériences, à articuler leurs interprétations d'eux-

pour compenser la précarité économique...) se retrouvant dans une « communauté culturelle » (modes vestimentaires, artistiques et linguistiques : notamment articulées autour du mode de socialisation adolescent¹⁰).

Cette recherche découle d'une socio-analyse et de trois monographies : la première sur une cité¹¹ H.L.M située en grande banlieue parisienne¹² (celle où j'ai grandi), la deuxième sur une cité¹³ située en proche banlieue parisienne¹⁴ (j'ai résidé à proximité de 1999 à 2002) et la troisième sur une cité¹⁵ située dans les quartiers nord de Marseille¹⁶ (j'ai résidé plus de six mois à proximité entre 2000 et 2003). La première cité contient 3000 habitants, avec la moitié de moins de trente ans, et possède une « communauté » d'une centaine de membres dont seulement une cinquantaine est réellement concernée par mes propos (ce groupe, que j'appelle le groupe des « positions centrales », correspond aux acteurs les plus présents : ils viennent quasiment tous des familles les plus précarisées de la « communauté »). La deuxième est une cité de 1500 habitants avec environ 700 résidents de moins de trente ans et une « communauté » d'une soixantaine de membres dont seulement une trentaine est réellement concernée par mes propos (les « positions centrales »). La troisième contient environ 6000 habitants, avec environ la moitié de moins de trente ans, et possède une « communauté » de moins de 150 membres dont seulement la moitié est concernée réellement par mes propos (les

mêmes et du monde, ainsi qu'à faire valoir leurs intérêts et leurs désirs : ils acquièrent par là une conscience d'eux-mêmes, une réflexivité critique. S'ensuit un processus d'apprentissage conflictuel et incertain au terme duquel une volonté commune finit par se dégager.

¹⁰ Lepoutre D., *Cœur de banlieue, codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob, 1997.

¹¹ C'est une cité d'environ 3000 habitants. Le taux de chômage de la population active avoisine les 12% mais monte à 19% chez les moins de 25 ans. Les moins de 29 ans représentent 53% de la population.

¹² La ville de grande banlieue parisienne est située au sud et compte environ 25 000 habitants. Le taux de chômage avoisine les 11% mais monte à 19% chez les moins de 25 ans. Les moins de 29 ans représentent 48% de la population.

¹³ La cité compte environ 1500 habitants. La population de moins de trente ans représente environ 51% de la population totale. Le taux de chômage avoisine les 25% chez les moins de 25 ans.

¹⁴ La ville de proche banlieue parisienne est située au nord et compte environ 45 000 habitants dont environ 30% de la population a moins de 20 ans. Le taux de chômage avoisine les 20% mais monte à 35% chez les jeunes hommes entre 16 et 24 ans.

¹⁵ C'est une cité d'environ 6000 habitants. 57 % de la population a moins de 30 ans. Le taux de chômage de la population active masculine comprise entre 16 et 49 ans est de 29%. Le taux de chômage des 30/49 ans est d'environ 33% alors que celui des 25/29 ans est de 37%.

¹⁶ L'arrondissement compte environ 70 000 personnes. Le taux de chômage est supérieur à 25%. La population de moins de 20 ans représente moins de 20% de la population totale.

« positions centrales »). Ces cités ne sont pas appréhendées par les autorités locales (mairie, police) comme les cités les plus sensibles. Elles sont reléguées par les préoccupations majeures que représentent certaines de leurs voisines.

Les trajectoires biographiques que je vais vous présenter sont toutes issues du terrain de ma socio-analyse. C'est en effet là que j'ai les informations les plus riches grâce à la confiance installée avec les interviewés et à l'observation *in situ* de leur vie de tous les jours depuis plus de quinze ans. Ce dernier point s'avère déterminant afin d'être bien informé des humiliations qu'ils ont vécues au sein de leur « communauté », car ils ont du mal à livrer ces blessures. Comme nous le verrons, ils sont particulièrement attentifs à ne pas montrer ce qu'ils estiment être des marques de faiblesse (qui conduisent à une fragilisation de la position au sein du groupe). Les cas présentés sont des cas extrêmes, mais les logiques qui les animent se retrouvent de manière diffuse dans l'ensemble du corps social étudié.

Les statistiques qui suivent sur les « positions centrales » sont le fruit d'une démarche par questionnaires relayée par les acteurs des « communautés » étudiées qui ont bien voulu m'aider en échange de divers services (aides pour des démarches administratives, prêts de cassettes vidéos...). L'anonymat des lieux et des personnes a été préservé.

2) La galère : un terrain alimenté par trop de frustrations

Sur tous les sites d'enquête, dans environ les deux tiers des cas des « positions centrales », on retrouve l'idéal-type familial suivant :

Les parents sont issus du monde rural et de familles pauvres et nombreuses. Enfants, ils étaient bergers ou aides des champs... Ils n'ont pas de qualification scolaire. Ils viennent essentiellement du Maghreb ou des pays noir-africains francophones. Ils ont reproduit un modèle familial traditionnel (la femme ne travaille pas et on compte trois enfants au minimum et jusqu'à une dizaine d'enfants). Sur les trois sites étudiés, de nombreux pères perçoivent une pension d'invalidité (entre 10 et 25%). Environ 90% des pères sont ou ont été des ouvriers non qualifiés avec un salaire qui ne dépasse pas le SMIC. Entre 15 et 25% sont au chômage et entre 10 et 20% sont retraités. On compte également moins de 10% de familles monoparentales (à la charge des mères) au sein de cet idéal-type alors qu'elles représentent plus de 14% de la population totale des « positions centrales ».

Le dernier tiers de la population concernée correspond à des familles d'origine française ou issues du sud-ouest de l'Europe. Ces familles viennent le plus souvent du monde urbain (4/5^{ème} des cas sur le groupe concerné du site 91, trois quarts des cas sur celui du 93 et deux

tiers des cas sur celui du 13) et de la classe ouvrière. Ils sont quasiment dépourvus de qualification scolaire. On retrouve des parents RMIstes (entre 10 et 20% selon les groupes) ou ne percevant que l'allocation chômage (entre 20 et 30%).

Tous les jeunes proviennent de familles gagnant moins de 1 500 euros par mois, généralement non imposables et où les revenus de transfert sont importants. La précarité et les tensions qu'elle provoque (surpopulation du domicile familial, manque de ressources matérielles...), incitent les enfants à découvrir l'espace public comme espace principal de jeu et parfois de vie. Il arrive ainsi de voir un enfant de cinq ans errer sans surveillance, jusqu'à une heure avancée de la nuit. On peut voir comment il apprend à s'endurcir, à résister aux frustrations, à la douleur d'un coup ou d'une humiliation, à résister à la morsure du froid, de la faim ou de la soif. Très jeunes, les agents concernés font l'apprentissage de l'épuisant travail quotidien d'adaptation et de résistance aux aléas. Sur l'espace public, ils jouent, mangent, boivent, travaillent, dorment, et apprennent à partager, de gré ou de force, toutes ces ressources. Ces éléments concourent à forger un habitus, fait notamment de dureté dans les rapports humains, qui paraît peu compatible avec les qualités requises par la sélection du système scolaire. Cette dernière agit sous la forme d'une violence symbolique¹⁷ avec l'enclenchement de carrières de dévalorisation pour les sujets concernés. Quasiment aucun des acteurs de la population appréhendée n'accède à l'université. Une minorité atteint le niveau du BEP. La majorité n'a qu'un CAP, voire aucun diplôme. 16, 17, 18 ans, à l'échec scolaire succède la désillusion professionnelle¹⁸ : le taux chômage tourne autour de 70%¹⁹. Ils sont bloqués au domicile des

¹⁷ Bourdieu P., Passeron J-C., *Les héritiers*, Les Editions de Minuit, Paris, 1964.

¹⁸ Pialoux M., *Jeunesse sans avenir et travail intérimaire*, Actes de la Recherche en Sciences Sociales, n°26-27, 1979.

¹⁹ Ceux qui travaillent sont quasiment tous en CDD, au SMIC, et parfois travaillent au noir. Le travail au noir devient même pour certains une nécessité incontournable. Ils doivent rester dans la désaffiliation pour n'avoir officiellement quasiment aucune ressource légale. Ils ne doivent pas laisser la « trace » d'un quelconque revenu sous peine de voir la justice se saisir d'une bonne partie de ce maigre gain. Bref, ils sont endettés. C'est le cas de Jacky (26 ans, issu de la « communauté » du 93) qui a vu la SNCF et la RATP s'engager dans des procédures juridiques importantes à son égard, ce qui le poussa dans la clandestinité. C'est aussi le cas de Mustapha (27 ans, issu de la « communauté » du 91) qui doit 15 000 euros à l'Etat après avoir blessé deux conducteurs lors d'un accident de la route alors qu'il n'était pas assuré. Voilà deux cas où la désaffiliation sociale est recherchée par nécessité. Il s'agit pour une fois de bénéficier de la désaffiliation pour bénéficier d'un certain anonymat. Mais cela a un coût exorbitant, notamment sur le moyen et le long terme, car en plus de ne pas bénéficier des protections diverses gagnées par les salariés de l'économie légale au terme de longs conflits sociaux, les acteurs concernés se trouvent dans l'impossibilité de saisir des opportunités sur le marché légal de l'emploi.

parents, et la tension familiale est accrue par cet échec social. Le rejet pratiqué par l'environnement extérieur (notamment lié à la couleur de peau, à l'accent et au *look* typés « jeunes des cités ») vient apporter une nouvelle contribution à un sentiment profond de dévalorisation (discrimination à l'entrée des discothèques, lors d'un entretien d'embauche ou dans les relations de travail...).

Pour compenser ce sentiment d'exclusion, la délinquance d'expression et d'acquisition concerne, à des degrés divers, la plupart des acteurs du groupe étudié. La consommation de drogues douces est largement partagée dès la préadolescence, celle de drogues dures est circonscrite à une minorité de jeunes adultes.

On conviendra aisément que l'adolescence et l'entrée dans l'âge adulte, qui sont pour les psychologues des périodes de fragilité, soient ici associées à des difficultés sociales particulières. D'ailleurs, les « psy » définissent la « société précaire » comme une société ayant l'obsession de perdre. Toute l'énergie psychique y est orientée sur l'idée de ne pas perdre²⁰. La « conscience du vide » qui s'exacerbe à l'entrée dans l'âge adulte, et qui ramenait autrefois beaucoup de « loubards » vers le militantisme politique et/ou l'usine et la reproduction du modèle familial, mène aujourd'hui à une inscription de plus en plus longue au sein de ce que j'appelle la « communauté juvénile ». La désorganisation structurelle²¹ induit la recherche d'une organisation locale²² (solidarités, hiérarchisation, structuration d'activités économiques), ancrée dans les rapports sociaux de la zone d'habitation. L'anomie et le nihilisme sont néanmoins visibles. L'amitié « parmi ces autres menteurs, tricheurs sans vergogne mais frères dans l'incommunicable²³ » est rare. Le cynisme de mise finit par atteindre n'importe qui. La vie sociale reste aléatoire. Elle évite les liens affectifs trop étroits et cherche à rompre avec la monotonie relationnelle. Ce qui fait lien, malgré tout, c'est le vécu commun, celui des difficultés partagées et des interdépendances variées : économiques, symboliques et/ou affectives. L'espace de la cité s'impose en effet comme l'espace social central et développe en conséquence le repli sur un « Nous²⁴ » produisant des ressources

²⁰ R.E.S.S.C.O.M, *Séminaire Ville, violences et santé mentale*, bulletin n°1-avril 2001.

²¹ Défrichée par les sociologues de Chicago : Chapoulie J-M., *La tradition sociologique de Chicago 1892-1961*, Paris, Le Seuil, 2001.

²² Sur l'organisation sociale des gangs américains, voir : Sanchez-Jankowski M., *Islands in the street : gang in urban American society*, Berkeley, University of California Press, 1991.

²³ Bettelheim B., *Le cœur conscient*, Paris, Laffont, 1972.

²⁴ Hoggart R., *La culture du pauvre*, Paris, Edition de Minuit, 1970.

identitaires particulièrement territorialisées²⁵ (« y'avait les mecs de la cité « X » qui voulaient nous prendre la tête au Mac Donald's : ils connaissaient pas la réputation des mecs de not'cité, ils ont regretté ! » dit fièrement Hakim, 17 ans, forte réputation de la cité étudiée du nord de Paris).

Au sein de ce « Nous », les ressources se gagnent néanmoins chèrement car elles sont faibles et connaissent logiquement un surcroît de prétendants. Pour acquérir ces ressources, la gentillesse est souvent insuffisante, il faut savoir faire le « barjot²⁶ », le « jobard²⁷ » : il faut savoir se faire craindre. Comme l'explique Gérard Mauger à propos des loubards des années 70²⁸, les jeunes des milieux populaires s'appuient sur un système de classification « fort/faible » qui repose sur le capital physique (et plus largement sur le « capital guerrier » qui comprend à mon sens l'intelligence stratégique - la thchache²⁹ et les alliances - et les capacités psychiques de gestion du stress), qu'ils choisissent à défaut de pouvoir choisir un autre système, comme par nécessité, en vue d'une adaptation sociale à leur milieu d'habitation. Ce système de classification leur permet de résister aux autres systèmes de classification qui sont plus favorables aux classes supérieures (« riche/pauvre », « savant/ignorant »). Il a aussi l'avantage de s'imposer comme crédible grâce à la mise en jeu de l'intégrité physique (qui peut terrifier le « savant » comme le « riche »). Le capital physique s'oppose ici au capital culturel et économique, et il repose logiquement sur l'affrontement de capital physique. Une bagarre à elle seule peut déterminer le rapport de hiérarchisation entre deux acteurs pour dix ans. Ces derniers se serreront la main bien que le ressentiment soit présent. En cas de tension, c'est la menace de la violence physique qui rappellera au dominé sa place réelle. Ceci s'explique par la contrainte de la cohabitation et par l'absence quasi totale de recours à la police (pressions sociales, carences policières et juridiques). La recherche de « capital guerrier » fonde alors la réputation. C'est un investissement qui permet de s'approprier par la suite des ressources matérielles, et surtout psychologiques, de premier plan : protection (physique, matérielle, du confort et de l'intimité

²⁵ Voir par exemple l'hypertrophie sociale de l'espace résidentiel décrite par Lagrée : Lagrée J-C, *Interactions locales dans l'espace résidentiel*, Les Annales de la recherche urbaine, n°27, 1995.

²⁶ Monod Jean, *Les barjots*, Julliard, Paris, 1968.

²⁷ Goffman E., *On cooling the mark out. Some aspects of adaptation to failure*, Psychiatry, Vol.15, 1952.

²⁸ Mauger G., Fossé-Poliak C., *Les loubards*, in Actes de la Recherche en Sciences Sociales, 1983 / Mauger G., *Enquête en milieu populaire*, Genèses n°6, décembre 1991.

²⁹ Voir à ce sujet la relation entre Samir l'informateur et David Lepoutre l'enquêteur (in : Lepoutre D., *Cœur de banlieue, codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob, 1997).

: pour soi-même et pour ses proches), positionnement dominant dans l'attribution des ressources du groupe (solidarité, trafic, faire-valoir et influence, voire accès plus large au « marché matrimonial³⁰ »...).

Cette situation crée un champ conflictuel (sorte de « Top 50 du capital guerrier ») où les violences, et les logiques de groupes qui les accompagnent souvent, sont loin d'être « gratuites ».

On se retrouve alors avec le paradoxe suivant : la réputation de « guerrier », qui leur permet de s'intégrer à la « communauté », provoque leur exclusion de l'ordre général dominant, notamment à travers l'échec scolaire/professionnel (par exemple : renvoi scolaire suite à une bagarre, déscolarisation et inscription à l'ANPE...), à travers l'affaiblissement du soutien familial (lié au renvoi scolaire et à l'absence d'emploi ou d'emploi stable) et à travers la répression policière (liée à la bagarre précitée par exemple). Nous avons ici un problème crucial d'adaptation sociale qui épuise psychologiquement les acteurs concernés. Face à tant de pressions, ceux-ci emploient généralement une sorte de méthode Coué pour se convaincre de leur aptitude à être ou à rester un « guerrier ».

Au jeune âge adulte, ceux qui, au sein du groupe étudié, ne se sont pas imposés comme des leaders charismatiques, et n'ont pas réussi à s'insérer durablement et correctement sur le marché officiel du travail, vont vivre des « réputations inférieures », « captives » de l'environnement social de leur zone d'habitation, et connaîtront des difficultés à exprimer et à développer une image d'eux-mêmes qui soit valorisante (tendances dépressives), avec une menace permanente quant à la possibilité de continuer à dire « je », au regard des souffrances et des contraintes subies.

3) Précarité, « capital guerrier » et fragilité psychologique incluant une conduite addictive

« Impair, impasse et manque » : le récit de la vie de Xavier

Je connais Xavier depuis plus de quinze ans. Il est arrivé à la cité il y a vingt ans. Originaire de la Côte d'Ivoire, son arrière grand père maternel était tirailleur pour le compte de l'armée

³⁰ Par rapport à ce sujet sous l'Ancien Régime, voir les bandes de « jeunes à marier » : Muchembled R., *La violence au village. Sociabilité et comportements populaires en Artois du XV^{ème} au XVII^{ème} siècle*, Bruxelles, Brepols, 1989.

française pendant la première guerre mondiale. Son père est aujourd'hui ouvrier dans une usine de jus de fruit. Il habitait avec sa famille dans un village situé à la périphérie d'Abidjan et est venu en France en 1974. La mère l'a rejoint avec Xavier et son petit frère Matt respectivement âgé de 8 et 6 ans.

Le foyer des deux garçons est peu équipé en possibilités de loisir et le comportement violent du père leur font vite préférer une intégration à la « communauté juvénile » où ils participent à son mode de vie aventureux, tout en vivant une scolarité « buissonnière ». Ne pouvant rattraper leur retard, ils iront tous les deux jusqu'au C.A.P de tourneur-fraiseur, dans un premier temps, jusqu'à l'aide sociale, dans un deuxième temps. Cette situation a contribué à redoubler les conflits avec le père.

Dès la préadolescence, Xavier et Matt se retrouvent au sein d'une et même bande comprenant une dizaine d'individus. Xavier affiche une attitude rivale et provoquante, qu'il aura également lors des entretiens. Ce comportement masque sa timidité, mais aucune bagarre glorieuse ne vient alimenter son piètre « capital guerrier ». Il se trouve du même coup rabroué par les leaders du groupe qui le maintiennent en position d'infériorité. Xavier ne sait comment se mettre en valeur. Alcool et cannabis deviennent des moyens de relaxation dès l'âge de 14 ans. Les dealers principaux de cannabis de son groupe de pairs lui font souvent crédit. Mouloud et Sébastien sont parmi ces derniers, mais Xavier préfère aller voir Hicham car celui-ci est plus respectueux. La consommation intensive de Xavier se transforme peu à peu en fuite de la réalité. Contrairement à d'autres, il gère mal sa consommation : elle ne lui permet pas de relever les défis permanents lancés par le groupe. Les blagues à son sujet se multiplient et il devient un souffre-douleur alors même que ses difficultés sociales (déscolarisation, chômage) le poussent à s'inscrire de manière croissante au sein du groupe (occupation de l'espace public de jour comme de nuit).

Vers 18 ans, Xavier s'extrait néanmoins parfois de sa « communauté » et va, souvent en solitaire, dans des soirées festives diverses, où il commence à consommer des drogues de synthèse et de la cocaïne. Il y entreprend aussi son premier « shoot » d'héroïne. Il a besoin de 130 euros par jour. Il se lance alors dans divers trafics de drogues au sein de sa « communauté » (celle-ci est représentée le seul capital relationnel qui lui permet d'acheter à crédit). Mais avec son faible « capital guerrier », il est repoussé, escroqué, ou remboursé hors délais. Ceci engendre des tensions avec ses fournisseurs. Menacé par ces derniers, n'arrivant pas à développer son activité, il escroque quelques membres du groupe à la réputation inférieure, mais ses possibilités s'épuisent, ses anciens clients lui font dorénavant défauts, sa

mauvaise réputation le précède : on le dit « grillé » dans l'économie de la drogue. Xavier vient de changer de statut au sein de sa « communauté ». Il a 21 ans.

Pour assurer 130 euros par jour, il doit voler. Il « travaille » (expression de l'acteur) aussi bien sur Paris (vols à l'étalage, petites escroqueries sur le marché des drogues illicites) que dans sa cité (vols d'autoradio, cambriolages de cave) et ses alentours (cambriolages de pavillon). Sur l'espace public de la cité, Xavier se montre trop régulièrement affaibli, divaguant et bafouillant, ne contrôlant plus du tout sa consommation. Son principal fournisseur s'appelle Mouloud et récupère la plus grande partie de ses revenus, ou se sert directement dans son butin³¹. Bien qu'il le hâisse, Xavier rentre en relation avec lui, car ce dernier est parfois le seul dealer disponible de drogues dures au sein de sa « communauté ». Mouloud, qui n'est pas dupe, en rajoute. Il ne cesse de lui attribuer des surnoms dévalorisants, qui sont largement repris au sein de la « communauté ». Même son frère rejette dorénavant Xavier en public. La précarité du mode de vie de ce dernier le rend peu à peu inconscient lors de ses prises de risque : quelques cicatrices sont là pour le lui rappeler lorsqu'il se regarde dans le miroir (Mouloud est le responsable d'une d'entre elles). Mais Xavier semble ne plus accorder d'importance à sa santé ni à son image (à l'inverse de son fournisseur). Seule sa consommation de drogues semble occuper sa vie. C'est un peu après cette période qu'il fait deux overdoses, et qu'il réalise trois mois de prison pour vol avec violence. La « descente aux enfers » semble malgré tout s'interrompre.

A 26 ans, il entreprend une cure de désintoxication sous l'assistance des services sociaux. Il « décroche de la came » (expression de l'acteur), mais intensifie sa consommation de drogues douces. Son frère Matt se met à lui fournir quelques ressources (argent, tabacs, vêtements : Matt participe de manière aléatoire au recel et au deal - cannabis uniquement - au sein de sa « communauté » : ce qui arrondit tout juste son chômage régulier). Xavier retourne chez ses parents, où il est traité comme un malade souffrant, ce qui ne va pas durer plus de trois mois.

Il retourne au sein de sa « communauté juvénile » et retrouve ses vieilles connaissances. Il n'est toujours pas de taille à relever l'épuisant travail propre à la gestion d'une réputation. Les retrouvailles avec ce quotidien où il se sent particulièrement dévalorisé (surnoms, plaisanteries peu amicales, menaces...), entraîne finalement son retour au quotidien de la drogue dure.

³¹ L'histoire de la veste en cuir : Xavier vola une veste en cuir à la mode et l'échangea contre de la drogue auprès de Mouloud. Ce dernier fut félicité par le groupe pour cet achat. Parallèlement, des blagues s'accumulaient sur le *look* vestimentaire négligé de Xavier.

Sans ressources financières, il vole quelques billets à ses parents puis escroque Mouloud. Menacé par ce dernier, son frère s'en prend violemment à Xavier, avant d'être arrêté par un ami. Devant cette situation, les parents mettent finalement Xavier à la porte. Il dort quinze jours dans une cave de la cité. Il a récupéré un vieux matelas. Seul son frère passe le voir régulièrement, pétri de remords.

Matt arrive alors à convaincre ses parents d'envoyer Xavier chez un oncle « resté au pays ». Xavier a 28 ans. « *Il traîne dans le quartier ! C'est pas bon pour lui, il devient fou.* », me dit son père. Xavier est en Afrique depuis plus de deux ans maintenant. Il a envoyé une lettre à ses parents pour dire que tout va bien, sans donner trop de détails. Je ne sais pas ce qu'il devient aujourd'hui. La jeunesse de Xavier montre à quel point il a été déstabilisé par le passage à la drogue dure alors qu'il était plongé dans des difficultés sociales évidentes. Fuyant le foyer familial, en échec d'intégration socio-économique, dominé par ses pairs puis rejeté par ceux-ci, Xavier, comme d'autres, n'a pas tenu longtemps dans ces conditions.

Analyse

Les évolutions du système socio-économique depuis la crise de la fin des années 70 (précarisation des contrats de travail et chômage massif des jeunes actifs peu qualifiés, désindustrialisation et crise du monde ouvrier³²), comme, dans une autre mesure, celles du système scolaire depuis la fin des années 80 (allongement de la durée d'étude et dévalorisation des diplômes³³) et celles liées à l'épreuve de l'immigration pour les seconde et troisième générations³⁴, aient créé un terrain favorable au développement d'une structure sociale appuyée sur l'économie illicite de la drogue, s'implantant dans les quartiers pauvres au début des années 80³⁵.

Les drogues illicites ne faisaient en effet pas partie des pratiques addictives des fils d'ouvriers d'après-guerre, alors restreint à l'alcool et au tabac : deux drogues licites qui circulent par les voies légales de l'économie publique et privée. Bien sûr il y a toujours des fraudes même sur

³²Bourdieu P., *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1992 / Castel R., *Les Métamorphoses de la question sociale*, Fayard, Paris, 1995 / Pialoux M., *Jeunesse sans avenir et travail intérimaire*, Actes de la Recherche en Sciences Sociales, n°26-27, 1979 / François Dubet, *La galère : jeunes en survie*, Paris, Seuil, 1987..

³³ Beaud S., *80% au bac... et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire*, Paris, La Découverte, 2002.

³⁴ Sayad A., *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Bruxelles, De Boeck, 1991.

³⁵ Mauger G., *L'apparition et la diffusion des drogues en France*, Contradictions, n°40, 1984 / Duprez D., Kokoreff M., *Les mondes des drogues*, Paris, Odile Jacob, 2000.

des substances licites (d'autant plus si ces substances sont surtaxées par le gouvernement), mais à la marge du système officiel de distribution. Si la consommation de substances illicites augmente jusqu'à devenir supérieure à celle de substances licites, la structuration de l'offre est inévitable sur fond de crise de l'emploi et d'omniprésence de la société de consommation. La dérégularisation du marché de l'emploi s'est donc conjuguée avec celle du marché de la drogue par l'introduction et la diffusion de substances illicites³⁶ (dont des drogues dures). Les deux types de dérégulation sont caractérisées par le retrait de l'Etat (subi³⁷ - perte de contrôle sur l'économie de la drogue - et agi - remise en cause de l'Etat Providence) et par celui du secteur marchand légal (subi - perte de parts de marché sur l'économie de la drogue³⁸ - et agi - licenciements et remise en cause des contrats de travail). Cette situation conduit alors à la promotion du modèle suivant.

Aux système de classification « fort/faible » précédemment explicité, se superpose un système « riche/pauvre » basé sur le marché de la drogue³⁹, car seuls les acteurs à fort « capital guerrier » peuvent s'appropriier les places réellement lucratives de l'économie illicite de la drogue, étant données les logiques de prédation qui déstabilisent régulièrement le bon déroulement des interactions commerciales. Ce nouveau système amplifie l'inégalité du premier système par la détérioration, en plus du capital économique, du capital physique des consommateurs (notamment avec les acteurs à faible « capital guerrier » développant des consommations excessives - notamment de drogues dures - pour pallier à cet état de fait). Parallèlement, on observe depuis vingt ans le renforcement du « capital guerrier » et de la logique capitaliste des principaux grossistes. Sur tous mes terrains d'enquête, entre 1980 et 2000, on est passé, en tendance⁴⁰, « d'usagers-revendeurs » à des « usagers-entrepreneurs »,

³⁶ Par rapport à la situation américaine, et par rapport au lien entre crise de l'emploi et économie de la drogue dans les quartiers les plus pauvres, voir : Bourgois P., *In search of Respect. Selling Crack in El Barrio*, New York, Cambridge University Press, 1995.

³⁷ Et agi avec le maintien de la prohibition.

³⁸ Bien que des liens soient présents entre l'économie légale et illégale : blanchissement, investissement, consommation...

³⁹ L'économie de la drogue détermine l'économie souterraine : le vol étant souvent trop risqué et peu lucratif en comparaison avec le trafic de drogues (ce qui explique que ces activités, autrefois courues, soient aujourd'hui souvent effectuées, face au marché lucratif de la drogue, par ceux qui sont « grillés » dans l'économie de la drogue).

⁴⁰ S'il est vrai que certains grossistes consomment également des psychotropes, ils ont néanmoins plus de chances de pouvoir s'appuyer sur un « capital guerrier » supérieur qui se traduit par un contrôle plus marqué (entretien du capital physique, modération et/ou camoufflage des pratiques de consommation, capacités de

pour déboucher sur des « entrepreneurs » qui n'ont jamais consommé le(s) produit(s) qu'ils vendent (cette évolution est également notée par d'autres chercheurs⁴¹) et qui bénéficient du savoir-faire et du capital relationnel de leurs aînés (notamment leurs grands frères : la plupart est issue de fratries délinquantes dont la carrière a débuté dans le courant des années 80).

Les acteurs semblent coincés dans une sursocialisation entre « surnuméraires⁴² », où deux dynamiques se manifestent clairement : la fuite (anomie, dépression, voire même folie, se conjuguant fréquemment avec la consommation abusive de psychotropes) ou l'affrontement (formation d'un « capital guerrier » engendrant une intégration par le conflit, investissement dans l'économie souterraine, valorisation identitaire par la domination d'un réseau social fortement territorialisé). Ce « choix » est un élément central qui définira en grande partie l'évolution sociale et psychologique des sujets. Le positionnement stratégique qui en découle tend à distinguer, à des degrés différents, les « perdants » (ceux qui ne peuvent pas s'imposer comme grossistes sur le marché illicite de la drogue, ceux qui réduisent leur capital physique par une consommation excessive de psychotropes, ceux qui « payent pour planer »...) des « gagnants⁴³ » (ceux qui amplifient leur « capital guerrier », ceux qui contrôlent le marché de la drogue et affichent certains symboles matérialistes de réussite). Ces deux populations s'aident à se produire mutuellement : transfert des ressources identitaires (respect contraint même devant des humiliations ou des provocations...) et matérielles (argent et marchandises volées...), des premiers vers les seconds ; contre le transfert des seconds vers les premiers, de substances psychotropes illicites censées ouvrir la voie des paradis artificiels. Comme sur une sorte de radeau de la méduse : pour que certains lèvent la tête, d'autres doivent la baisser. Pour que certains affirment leur virilité⁴⁴, d'autres doivent être féminisés, assimilés à des

gestion du stress, intelligence stratégique...). La consommation de psychotropes n'est pas déterminante, à l'inverse du « capital guerrier », mais elle tire ce dernier vers le bas.

⁴¹ Duprez D., Kokoreff M., *Les drogues : consommations et trafics*, in Mucchuelli L., Philippe R., *Crime et sécurité : l'état des savoirs*, Paris, Ed La Découverte, 2002.

⁴² Castel R., *Les Métamorphoses de la question sociale*, Paris, Fayard, 1995.

⁴³ De par l'incertitude des perspectives d'avenir qui caractérisent ce type de professionnalisation, le « gagnant » n'existe ici que dans une vision à court terme : en effet, rien ne dit qu'il ne sera pas demain criblé de plombs ou emprisonné ou finalement transformé en « toxicomane-épave »... De plus, la plupart des acteurs ne raisonnent de toute manière qu'à relativement court terme, du fait de leurs jeunes âges et du fait de leur précarité professionnelle au sein du marché légal de l'emploi (Pialoux M., *Jeunesse sans avenir et travail intérimaire*, Actes de la Recherche en Sciences Sociales, n°26-27, 1979).

⁴⁴ Lagranges H., *La pacification des mœurs et ses limites. Violences, chômage et crise de la masculinité*, Esprit, dec 1998.

homosexuels et à des prostituées (les insultes sont toujours à sens unique). Pour que certains puissent afficher un précaire semblant de réussite, d'autres doivent être appauvris, et finalement « transposés dans un univers virtuel »⁴⁵. Le langage de l'ivresse est d'ailleurs significatif d'un rapport différent à « l'espace-temps » : « être parti », « être à l'ouest », « être ailleurs », témoigne du caractère de l'évasion ; « être mort », « défoncé » ou « déchiré » témoigne d'une certaine mortification.

Cette spirale d'échec et de fuite peut alors devenir l'identité première de certains acteurs et, comme l'explique De Gaulejac⁴⁶ à propos des personnes S.D.F, on observe souvent une « instauration comme sujet grâce à la surenchère dans l'échec ». Celle-ci est bien remarquée dans les processus de désinsertion. L'individu se place comme sujet de sa propre exclusion. Cette justification peut être expliquée par le besoin impératif, plus ou moins conscient, de se réapproprier son existence. L'individu anticipe sa chute qu'il ressent comme toujours plus profonde. L'intérêt est que le sujet s'attribue un choix : une responsabilité qu'il a provoqué et qui lui appartient. Genêt⁴⁷ le décrit bien dans le champ de la littérature : « cette précipitation presque joyeuse vers les situations les plus humiliées ». Certains, pris dans le jeu d'une attirance morbide, veulent « toucher le fond »⁴⁸.

4) Précarité, « capital guerrier » et fragilité psychologique sans conduite addictive

« Le coup de couteau » : récit de la vie d'Abdel

⁴⁵ Quand à ceux qui restent « ancrés dans le réel », il sont parfois « supprimés » : la concurrence entre « leaders-dealers » entraîne, comme dans l'ensemble du système économique, un phénomène de concentration de l'offre (sorte de « fusion-acquisition » qui, dans le contexte étudié, se solde par des soumissions ou des menaces de meurtres - voire même des meurtres -, comme par des dénonciations à la police - rares et circonscrites) où s'affronte la plus grosse masse de « capital guerrier » des « communautés » appréhendées.

⁴⁶ De Gaulejac V., Taboada Léonetti I., *La lutte des places*, Paris, Desclée de Brouwer, 1994.

⁴⁷ Jean Genêt, *Journal du voleur*, Paris, Gallimard, 1982.

⁴⁸ L'ensemble cette analyse peut paraître excessivement alarmiste. Mais n'oublions pas qu'elle est circonscrite au groupe des « positions centrales », et que celui-ci est loin d'être représentatif de l'ensemble de la population des jeunes résidant dans les cités HLM étudiées, comme nous l'avons vu. Même à l'intérieur des « positions centrales », n'oublions pas qu'elle n'apparaît aussi clairement que dans la classe d'âge des jeunes adultes. De plus, même au sein de cette classe d'âge, on trouve des acteurs qui ne sont ni vendeurs ni consommateurs de drogues illicites. Enfin, si dans toutes les « communautés » étudiées l'autorité la plus crainte est celle des « leaders-dealers » du jeune âge adulte, ces derniers prennent néanmoins en compte les intérêts du groupe. Nous reviendrons sur ce point.

Je connais Abdel depuis 15 ans. Il arrive à la cité en provenance de Kabylie à l'âge de trois mois, en 1978. Son père, ancien agriculteur, est aujourd'hui un ouvrier en préretraite pour des problèmes de santé. Ce dernier passe le plus clair de son temps dans la pénombre de la salle à manger, sur un fauteuil, à regarder l'unique télévision familiale. Sa mère s'est, elle, toujours occupée du foyer. Abdel a cinq grands frères dont le plus âgé est mort d'overdose (héroïne) et dont le second a été interné pour démence. L'évocation de ces deux grands frères constitue un tabou que je n'ai découvert que récemment. Les trois autres grands frères forment une des deux fratries dominantes de la « communauté » étudiée. Abdel a également trois sœurs dont la plus âgée est mariée et mère de famille. Abdel, « le petit dernier », dort avec ses grands frères, et comme eux, il ne touche à aucune forme de drogue (tabac, alcool, cannabis et autres...). L'autorité paternelle traditionaliste, la violence arbitraire des grands frères, la surpopulation du domicile et le manque de possibilités de divertissement, rendent le foyer familial peu attractif.

Abdel possède un fort gabarit et un visage peu gracieux. Il paraît très complexé par cette situation : manière nerveuse de bouger et de parler, troubles obsessionnels compulsifs, mésestime de soi. Il fréquente des plus jeunes que lui, dont il dit aimer les mœurs moins délinquantes. Bien que relativement asocial, Abdel est reconnu et respecté par l'ensemble du groupe du fait qu'il est « le frère de ». Personne ne se moque de lui, personne ne l'escroque, personne ne le frappe ou ne lui demande des comptes. Cela le dispense de nombreux excès. Discipline scolaire et activité sportive : Abdel explique facilement à qui veut l'entendre qu'il est dans « le droit chemin » (expression de l'acteur), contrairement à ses grands frères (qui ont néanmoins bâti la sécurité dont il jouit). Son côté renfermé (il n'entreprend et n'entreprendra aucune démarche de séduction auprès de la gent féminine, par exemple) et un goût certain pour la culture lui font passer sans encombre le « barrage » du collège (70% de sélection entre la classe de 6^{ème} et celle de 3^{ème}) pour être le premier garçon de sa famille à s'inscrire au lycée général.

Abdel perd néanmoins son assise relationnelle en faisant plusieurs kilomètres pour gagner son lycée. Dans un environnement plus bourgeois et plus anonyme, les professeurs ne le considèrent plus comme un bon élément. D'un autre côté, la plupart des lycéens ignore qu'il est « le frère de ». Il est déstabilisé et ses résultats comme son attitude s'en ressentent. Il participe à plusieurs bagarres et se retrouve définitivement exclu. Abdel est alors rejeté par les lycées des alentours jusqu'à ce qu'il accepte une voie plus « professionnelle », à dix kilomètres de sa cité. Ses parents n'auront ni les moyens financiers ni la compétence pour

s'opposer à ce choix. Son apprentissage technique ne l'intéresse guère et il cohabite difficilement avec des groupes de jeunes issus des cités environnantes. Il est pour lui hors de question de baisser les yeux. En plus d'être renvoyé parmi ceux dont il veut se démarquer, il est hors de question que ces derniers l'intimident, le ridiculisent, le volent ou le frappent. Son attitude devient hautaine et provocatrice. Mais Abdel n'a aucun réseau d'alliances pour se protéger. Un jour, il frappe d'un puissant coup de tête le meneur d'une bande puis s'enfuit jusqu'à la gare la plus proche, où il maintient ses adversaires à distance, avec des pierres, touchant plusieurs de ses poursuivants. De retour au quartier, il a peur de retourner au lycée, de prendre un coup de couteau ou de se faire lyncher. Tout bascule.

Cet incident est un véritable tournant de sa vie. A partir de cette date il sera déscolarisé. Il n'a plus de projet d'avenir. Il erre jour et nuit dans la cité, de manière de plus en plus solitaire, avec l'ennui et la honte pour partenaires. Il a 18 ans et refuse toujours toute consommation de drogue. Il s'engage un temps sur le marché de l'emploi, mais sans formation, sans expérience et ne maîtrisant pas les codes sociaux dominants de manière suffisamment appropriée, il est vite découragé. Il se met à parler tout seul devant des témoins surpris. Il affirme avec gravité des propos souvent farfelus (il se met par exemple à haïr les oiseaux car ceux-ci nous « *chieraient sur la gueule* » selon son expression), tout en questionnant sans relâche son interlocuteur sur la véracité de ses affirmations. Il entretient parallèlement un mutisme profond. Les acteurs l'évitent. L'étau se ressert.

Alors que cela fait plus d'un an et demi qu'il n'est pas retourné au lycée, Abdel est, pour une fois, regroupé avec des pairs de sa « communauté » dans un hall d'escalier. Après plusieurs heures silencieuses à regarder le scooter flambant neuf de Giali (21 ans) garé juste devant l'escalier ; Abdel demande sans ménagement à utiliser l'engin : « pour faire un tour ». Giali refuse sèchement. Giali est apprécié au sein du groupe. Les grands frères d'Abdel sont toujours en affaire avec lui et le considèrent comme un individu fiable promis à un avenir certain au sein de l'économie de la drogue. Pour toutes ces raisons, Abdel se sent peut-être particulièrement rabaissé face à Giali. Sans un mot, il se jette alors brusquement sur lui, mais perd l'avantage. Giali, malgré sa petite taille, l'immobilise sans le frapper, le calme et le relâche lentement. Il ne veut pas avoir d'histoire avec les grands frères d'Abdel. Mais ce dernier sort un couteau et le plante par deux fois dans la cuisse droite de Giali qui s'écroule. Les membres de la « communauté » sont profondément choqués. Giali s'en sort avec deux semaines d'hôpital et revient à la cité très diminué physiquement. Il n'a pas porté plainte : les grands frères d'Abdel l'ont indemnisé et ont désavoué leur petit frère publiquement, au plus grand soulagement du groupe. Depuis, Abdel endosse l'étiquette de paria, jouant néanmoins à

faire peur à ceux qu'il rencontre. Il saccage ensuite l'appartement familial et se réfugie dans un camionnette abandonnée sur un parking non loin de la cité. Malgré tout, Abdel n'a jamais tenté, à ma connaissance, de quitter la cité. Il semble que cette dernière soit son unique cadre même s'il n'y a plus d'amis, ni de toit. Aucun suivi psychologique ne le prend en charge. Il est à la dérive dans le quartier, perçu comme une véritable " bombe vivante ".

Trois années se sont écoulées : Abdel a depuis réintégré le domicile familial, mais sa situation psychologique et son intégration sociale sont toujours délabrées. Sa santé s'est elle aussi effritée. Des problèmes dentaires l'enlaidissent et le font dorénavant régulièrement souffrir.

Analyse

Sur fond de difficultés spécifiques, la situation d'Abdel s'est dégradée jusqu'à ce qu'il devienne un cas lourd et dangereux, désaffilié de toute base sociale structurée. La désaffiliation scolaire s'est produite alors même qu'Abdel avait des dispositions évidentes, mettant ainsi en lumière les carences de l'institution scolaire au sein des milieux sociaux les plus défavorisées. Sur fond de crise de l'emploi peu qualifié et de racisme social et ethnique, la non affiliation professionnelle s'est imposée. Lorsqu'Abdel s'est retrouvé coincé au sein du champ de sa « communauté », et ce malgré tous ses efforts pour s'en maintenir éloigné, l'affirmation de son « capital guerrier » s'est réalisée d'une manière déconnectée des normes et des valeurs qui président au contrôle social : rationalité des motifs propre à une gestion sociale minimale qui caractérise la bonne utilisation du « capital guerrier » au sein des « communautés juvéniles » étudiées. La recherche de « capital guerrier » a effectivement besoin d'être un tant soit peu standardisée pour que les acteurs puissent faire un minimum communauté, et que les leaders en tirent un minimum d'avantages. Elle doit s'articuler à une recherche de « capital sympathie » qui est indispensable pour cohabiter, pour commercer, et pour forger des alliances qui elles-mêmes sont convertibles en « capital guerrier ». Les « leaders-dealers » que sont les grands frères d'Abdel le savent bien⁴⁹, loin de soutenir ce

⁴⁹ Les grands frères d'Abdel (re)distribuent ainsi des richesses (prêts de moyens de locomotion, participations financières à l'organisation de soirées festives, lots bradés de marchandises volées...), forment une sorte de système bancaire (prêts de marchandises permettant l'élaboration d'une activité commerciale illicite), et veillent à la paix sociale afin de maintenir la discrétion du trafic (ils ont par exemple empêché des adolescents de brûler des voitures par peur que les résidents de la cité n'en viennent par exaspération à briser une certaine loi du silence...).

dernier, ils se sont ligüés contre lui : provoquant sa désaffiliation définitive de la « communauté » et une désaffiliation familiale temporaire.

Si le positionnement stratégique « affrontement/fuite » conduit généralement à l'élaboration d'une hiérarchie sociale au sein des « communautés » étudiées (dominants/dominés), la gestion du stress (réactif à la précarisation vis-à-vis de l'ordre général dominant et réactif aux tensions familiales et « communautaires »), implicite à chacun de ces « choix », semble produire une nouvelle ligne de classement qui se superpose en fonction de l'ancienne. Elle tend à distinguer les « insérés » (positionnement favorable ou gérable au sein de la « communauté » et/ou intégration au marché officiel du travail et/ou soutien familial et/ou relation amoureuse débouchant sur un projet familial...) des « désinsérés » (exclusion scolaire/professionnelle, perte croissante ou définitive du soutien familial, exclusion de la « communauté », échec amoureux...).

5) Impasse de l'extrême pauvreté

« La rue et son vice pour maison » : récit de la vie de Store

Je connais Store depuis dix ans, mais c'est lors de mon travail de maîtrise, il y a trois ans, que j'ai eu l'occasion de le retrouver, de le connaître réellement et de l'interviewer. Il nous a quitté en janvier 2001.

Les parents de Store, d'origine française, arrivent à la cité peu avant sa finition, au milieu des années 70. Sa mère est enceinte. Les parents (enfants d'ouvriers non qualifiés) n'ont pas de qualification scolaire. Le père part peu de temps après sans laisser d'adresse. Sa mère travaille comme serveuse dans un café. Elle est toxicomane et a 26 ans quand elle se suicide. A la mort de sa mère, Store est placé dans un foyer proche de sa cité. Etant donné la proximité, il continue de fréquenter ses anciennes relations. Il fume du cannabis et boit de l'alcool dès l'âge de 10 ans. C'est un garçon turbulent et particulièrement dur. Il s'automutile fréquemment (selon les témoignages d'anciens camarades de l'école primaire) et n'hésite pas à infliger de graves sévices à autrui lors de ses bagarres. Il provoque, résiste, provoque... Sa vie ne semble être qu'un grand conflit. Il se bat déjà efficacement, vole audacieusement et vend quelques barrettes de cannabis au sein de l'école primaire (implantée dans la cité). Après deux redoublements, il gagne le collège où il continue ses activités délinquantes en y rajoutant la pratique du tag et le combat au couteau. Son caractère intrépide semble lui donner une certaine crédibilité qui décourage ses opposants. Pendant toute sa scolarité, Store a des

difficultés croissantes qui l'amènent à subir de nombreuses punitions. Il est orienté successivement vers les filières les moins qualifiées. Finalement, il arrête ses études dès sa quatorzième année. Il fugue du foyer et occupe une cave de la cité⁵⁰. Store est souvent dans un état psychologique particulièrement morbide. Le fait qu'il développe alors une polyconsommation de drogues dures et douces a un impact croissant sur sa stabilité psychologique. Il ne paraît être qu'un long silence que personne n'ose venir briser. Il reste dans son coin, la tête plongée dans ses pensées. Mais ces exploits liés à son activité délinquante sont toujours là pour asseoir sa réputation et légitimer le respect que les membres de la « communauté » manifestent à son égard. Ainsi, après avoir fait les « quatre cents coups » pendant sa socialisation au sein du groupe des plus petits de la « communauté », puis des pré-adolescents, Store se professionnalise dans diverses pratiques de vol (à l'étalage, à l'arraché, par effraction, avec agression, par escroquerie) en bénéficiant du savoir-faire des plus anciens et des plus délinquants du groupe étudié⁵¹.

Son meilleur ami s'appelle Nordine. Adolescent comptant parmi les fortes réputations de sa classe d'âge, il accompagne la vie d'errance de Store et ne rentre que rarement au domicile familial. Les deux amis partent sur Paris pour des virées où ils taguent les métros et les R.E.R, dans lesquels il leur arrive de détrousser des passagers. Mais Nordine meurt à 17 ans en tombant d'un train en marche, alors que des contrôleurs de la S.N.C.F sont à sa poursuite. La mort de Nordine est une épreuve pour tous. La plupart des adolescents de la « communauté » assiste à l'enterrement ; Store est de loin le plus atteint. Il retourne à la cité et invoque Dieu en pleurant. Sous mes yeux, il ingurgite les litres de whisky qu'il a volés au centre commercial après l'enterrement. Il en verse de longues goulées sur le sol à la mémoire de son ami. Sa raison vacille. Il met de violents coups de tête contre les murs. Il crie qu'il préfère que cela soit lui plutôt que Nordine et personne, dans le petit attroupement qui l'entoure, ne semble alors douter de sa sincérité. Tous paraissent médusés. Store ne mange plus et passe son temps à s'administrer des psychotropes variés en maintenant son profond silence. Il perd plusieurs fois connaissance, s'écroulant sur un trottoir en plein après-midi. Puis il reprend de l'appétit. Le temps passe et il s'engage avec ambition sur le marché de la drogue de sa « communauté »

⁵⁰ J'ai observé une fois sa cave : il y dort sur un matelas avec un drap et une couverture, son lit est rigoureusement fait. Il lave son linge quand il peut chez des amis. Il possède aussi une assiette, des couverts, un réchaud et une casserole. Il se procure de l'eau par le robinet de la cave et fait une toilette en s'accommodant de cet équipement.

⁵¹ Sur l'apprentissage du « travail de délinquant », voir : Sutherland E., *The Professional Thief*, Chicago, University of Chicago Press, 1937.

: sa précarité économique, l'état de la délinquance (le trafic de stupéfiants étant plus rentable et plus sûr que le vol), et sa consommation de drogues l'y obligent. Mais les quelques positions les plus lucratives sont occupées par des fratries craintes et redoutées, « établies » pour reprendre un terme de la sociologie de Norbert Elias⁵². Son ascension trouve ses limites. Sa marge de manœuvre est, à l'image de sa clientèle, réduite. Ses dettes s'accumulent. Ceci s'avère socialement lourd de conséquences. Il ne peut escroquer les fratries dominantes tout en restant sur place. Ce manque d'anticipation lui a déjà valu une hospitalisation. Store disparaît, se coupant ainsi de son seul capital relationnel. Il n'a aucune ressource. Il fréquente assidûment Châtelet-Les-Halles et Bastille, où il dort et où il vole sa subsistance. Son principal loisir devient le tag. Il conquiert une certaine renommée parmi les initiés⁵³. Sa consommation de psychotropes atteint alors son niveau le plus élevé. Mais Store tient toujours bon.

De par son endettement et ses escroqueries, Store est souvent recherché, que cela soit par la police, par des personnes installées dans la grande marginalité ou par des « jeunes de cités ». Pour ces raisons, son choix très restreint le fait s'installer dans une cité redoutée située au sud de l'Essonne et où il a un ami du nom de Ridfa (Farid en verlan). Il y reste deux ans, à passer de sa cave aménagée à l'hospitalité de ses connaissances locales. Il recrée donc un tissu social, en plus précaire, proche de celui qu'il avait réussi à construire dans la « communauté » de son enfance. Mais c'est encore l'endettement financier auprès des grossistes qui vient l'en déloger. Menacé, il s'enfuit de nouveau, mais avec Ridfa. Depuis, les deux amis se mettent à courir dès qu'ils croisent leurs créanciers. Ils évitent de nombreux endroits comme les gares fréquentées par leurs poursuivants. De la mobylette qui dépanne à la voiture « toutes options » en passant par la moto de course, le vol leur offre des bons moments. Store décide de revenir à sa cité d'origine, dans le nord de l'Essonne. Mais il doit d'abord trouver le moyen d'apaiser la rancœur qu'il y a laissée auprès des « leaders-dealers ». En se rendant sur place, il se dirige vers le café de la cité pour les rencontrer⁵⁴. Il se présente ainsi directement devant les sujets qu'il a lésés et leur explique ses difficultés et son plan pour les rembourser. En contrepartie de son ancienne dette, Store leur propose de participer à l'escroquerie qu'il prépare avec Ridfa depuis plusieurs semaines et qui porterait sur une transaction de cannabis. L'affaire est conclue.

⁵² Elias N., Scotson J.L., *Logiques de l'exclusion*, Paris, Fayard, 1997.

⁵³ Si aujourd'hui il n'est plus là, on peut encore voir son tag sur les infrastructures qui longent la ligne du R.E.R D en direction du sud de la banlieue parisienne, comme il l'aurait sûrement souhaité.

⁵⁴ Un café qui sera bientôt acheté par un de ces « leaders-dealers ».

Store et Ridfa se payent régulièrement l'hôtel (ils y invitent alors souvent des membres de leur classe d'âge), sinon une cave de la cité leur sert d'abri. Ils restent plusieurs mois en commettant uniquement des petites escroqueries sur des sujets à faible réputation. C'est là, que je rencontre réellement Store et que je réussis à établir un dialogue approfondi. Pendant cette période, Store perd une grande partie de la mobilité de sa jambe droite lors d'un accident dans une voiture volée. Sa blessure s'aggrave quand il saute du haut d'un mur afin de s'enfuir après un vol. Le soir, il fume souvent le cannabis par une des deux narines en même temps qu'il bouche l'autre avec son index en inspirant violemment (ce qui stupéfait le reste du groupe). La drogue douce n'a quasiment pas d'effet euphorisant sur lui. Elle lui permet juste « de tenir », et il tient. Il fait toujours attention à ne pas salir ses affaires, à ne pas se faire mal au dos quand il reste longtemps dans une position assise ou courbée. A l'image de Ridfa, il sait se faire craindre comme il sait se faire apprécier. C'est sa vie, son savoir-faire. Chacun sait qu'il peut aussi bien être un fin diplomate qu'un guerrier acharné. Toujours armé d'un couteau, il a déjà poignardé, sans savoir s'il a tué (des acteurs appartenant au groupe étudié ont plusieurs fois été témoins de sa radicalité et ont ainsi participé à construire sa réputation). A 24 ans, il quitte de nouveau la cité, pour suivre Ridfa sur une « affaire » dont je ne saurais rien. Pour Store, Ridfa est cet ami qui lui manque tant depuis la mort de Nordine.

Par la suite, la classe d'âge de sa « communauté » apprend qu'il s'est séparé de Ridfa et qu'il a eu une fille avec une jeune femme se trouvant dans une situation sociale équivalente à la sienne. Leur fille leur est retirée. Elle est placée à l'ASE quand le couple est incarcéré pour cambriolage. Il fait dix-huit mois car son dossier est déjà bien chargé. Elle fait deux mois. A sa sortie, il reprend ses habitudes de « gangster à la petite semaine ». A 26 ans, prenant la fuite sur un scooter après avoir braqué un bureau de poste, il est renversé par un véhicule de police et décède à la suite de ses blessures. A la différence de Nordine son ami mort une dizaine d'années plutôt, Store n'a aucune famille pour organiser son enterrement. Sa « communauté juvénile » de référence apprend sa mort sans véritable étonnement et sans chercher à organiser ses funérailles.

Analyse

Pour des raisons familiales diverses, les sujets concernés sont installés dans l'errance. Leur refuge est cette « seconde famille » par défaut que peut être la « communauté ».

La toxicomanie s'impose ensuite souvent comme un moyen de lutte contre la dépression. Pour survivre et assumer leur dépendance, ils sont obligés de développer une forte inscription

au sein de l'économie souterraine de leur « communauté ». Leur identité de toxicomane, loin d'être stigmatisée comme « épave », est plutôt inféodée à l'image de marque d'un fort « capital guerrier ».

Dominant ou dominé au sein de leur « communauté », tel est l'enjeu social de premier ordre. Ils n'ont pas les moyens de se permettre un échec au sein de cette structure. S'ils ne réussissent pas à s'imposer parmi les « leaders-dealers », la faiblesse de leurs ressources et leur forte consommation de drogues entraînent un endettement incontrôlé qui les oblige à fuir. Ils perdent par la même occasion leur capital relationnel et sont contraints de se rabattre sur les actes délinquants les plus risqués.

Sur le plan psychologique, il devient impossible de préserver son image à travers tant de frustrations. Ce qui fait peur avant tout dans cette situation, c'est la pauvreté extrême sous-tendue par la perte du soutien familial, c'est ce que ce style de vie implique comme risques. Les yeux de Store paraissent avoir tout vu, un « tout » effroyable et affolant, c'est à dire proche de la folie. On peut sentir chez lui une sorte d'amputation affective, un besoin permanent d'évasion, une perte totale des repères à long terme, et souvent, des tendances suicidaires liées aux événements tragiques de son existence.

Dans cette guerre d'usure, les sujets concernés sortent rarement gagnants. Un jour, ils cèdent, sombrant souvent dans la déchéance de la toxicomanie et de la maladie psychique et/ou physique, ou encore ils ratent simplement une prise de risque s'avérant mortelle. Cette dernière peut aussi bien être liée à une délinquance d'expression (conduite en état d'ivresse d'une moto volée par exemple) qu'à une délinquance d'acquisition. Leur espérance de vie est réduite : ils sont parmi les premiers morts qu'enterre leur classe d'âge. Ils sont ensuite les fantômes qui hantent la mémoire collective des « communautés » appréhendées.

Pour les membres de ces dernières, la grande marginalité est associée à l'image de la déchéance : à travers la clochardisation ou à travers le petit gangstérisme sans avenir. Store a développé un « capital guerrier » en jouant plus sur la deuxième catégorie que sur la première. Mais il est la preuve que ces espaces sociaux cohabitent et peuvent recruter dans les mêmes milieux. Pour les sujets concernés, cela fait d'autant plus peur que leur position sociale demeure toujours précaire. Aucune assurance professionnelle n'est établie pour la plupart d'entre eux. Une rupture avec le soutien familial les projetterait dans une situation similaire.

6) Conclusion

On constate que la précarité socio-économique, les logiques de prédation qui s'exercent entre membres de « communautés juvéniles », et la consommation de drogues, se conjuguent de diverses façons pour orienter certains membres de « communautés » vers des impasses psychosociologiques redoutables et redoutées.

La perte du soutien familial et l'exclusion de la « communauté juvénile », ou le fait d'être fortement dominé au sein de cette même « communauté », semblent être les éléments moteurs de certaines de ces « descentes aux enfers », car ces bases sociales sont indispensables pour tenter de contrebalancer la précarité économique et les discriminations au sein de l'ordre général dominant.